

ABBAYE DE KERBÉNÉAT

# PAX

1955



NUMERO 22  
TRIMESTRIEL  
AVRIL

# PAX N° 22

6<sup>e</sup> Année AVRIL 1955

## SOMMAIRE

	PAGE
La Relève de la Croix . . . . .	1
La charité du « Père » . . . . .	4
Histoire de Kerbénéat . . . . .	8
Le R. P. Maurice Guillerm . . . . .	14
Document de Landévennec . . . . .	19
Divers . . . . .	24
Amis de Landévennec . . . . .	24

## LES "AMIS DE LANDÉVENNec"

◆ L'Association LES AMIS DE LANDÉVENNec se propose de grouper, en vue d'une action plus efficace, tous ceux qui, à un titre quelconque, s'intéressent à l'œuvre de Landévennec.

◆ On peut devenir AMI DE LANDÉVENNec à titre de :

Donateur : 50.000 francs.      Fondateur : 10.000 francs.  
Protecteur : 5.000 francs.      Bienfaiteur : 1.000 francs.

◆ Une messe est chantée tous les dimanches à Kerbénéat et une messe célébrée tous les jeudis à Landévennec aux intentions des Amis de Landévennec.



## LE BULLETIN PAX

est le lien entre nos amis et le monastère. Il les tient au courant de la vie de nos communautés, de nos réalisations et de nos projets, les met au contact de la doctrine monastique et de la spiritualité liturgique, et les aide à découvrir les richesses du patrimoine chrétien de notre Bretagne.

ABONNEMENT : ordinaire, 200 francs; de soutien, 500 francs.

C.C.P. Rennes 1145-34, H. GOUGAY, Abbaye de Kerbénéat, Plouneventer (Finistère).

... voici mon corps en travail à la place de la chrétienté qui se dissout. Puissante est la souffrance quand elle est aussi volontaire que le péché...

Paul CLAUDEL.

## LA RELÈVE DE LA CROIX

Saint Paul en a formulé le mot d'ordre, qui domine comme un leit-motiv insistant la liturgie du temps de la Passion : « Ayez en vous, dit-il, des sentiments conformes à ce qui s'est passé dans le Christ Jésus. »

Et que s'est-il donc passé dans le Christ Jésus ? Ceci — qui est désormais l'itinéraire de notre retour vers Dieu. Jésus a accepté de dépouiller pour un temps les honneurs dus à sa divinité. Il a caché sous la nature humaine le rayonnement de sa nature divine. Puis, son âme une à une, a accepté et réalisé jusqu'au dernier iota les volontés du Père sur sa vie terrestre : la souffrance sans relâche, l'humiliation, la mort — la mort sur la croix. « Dédaignant le bonheur qui s'offrirait à lui, dit saint Paul, il a souffert la croix, sans regarder à la honte. » Aux honneurs, Jésus a préféré l'humiliation; à la joie, il a préféré la souffrance; il a préféré la mort à la vie, et une mort exposée, publique, non une mort paisible et consolée. Et saint Paul, les yeux fixés sur cette série de choix, nous répète : « Ayez, ayez en vous des sentiments conformes à ce qui s'est passé dans le Christ Jésus. »

Saint Paul ne se contente pas de nous exhorter : il imite le premier son Maître et nous donne l'exemple. Sa vie fut une longue passion de l'âme et du corps. Lui aussi, il a « préféré » l'humiliation, le travail et la mort. Il écrivait de Rome, en captivité : « Je me réjouis à cette heure des souffrances que j'endure pour vous, et je complète en ma chair ce qui manque à mes souffrances pour le Christ Jésus, en faveur de son corps, c'est-à-dire de l'Eglise. » C'était proclamer que la Passion du Seigneur continue et qu'à l'exemple de Paul, il est possible à tout chrétien de se présenter pour assurer la « RELEVÉ DE LA CROIX ».

La méditation du mystère de notre Rédemption, la participation au culte liturgique par lequel nous revivons le drame de la Passion, doivent aboutir à la conformité de nos vies à la vie de Jésus-Christ. Ou elles ne sont que satisfactions de l'esprit et jeux d'esthètes. L'histoire du salut n'en a que faire. Ce qui importe, c'est que la Rédemption continue, c'est qu'en ce vingtième siècle, en 1955, Jésus-Christ trouve encore des « humanités de surcroît », par lesquelles Il puisse appliquer aux générations de ce temps les mérites de sa souffrance souveraine. Et si vraiment Jésus-Christ ne trouvait plus de collaborateurs pour assurer la relève de sa souffrance et de sa croix, s'Il ne trouvait plus d'âmes qui acceptent d'avoir « des sentiments conformes aux siens », alors vraiment, ce serait la fin; l'humanité n'aurait plus de raison de vivre encore sur cette terre.

Mais Il en trouve aujourd'hui; Il en trouvera demain, comme Il en a trouvé dans tous les temps. Il trouve des âmes « héroïques » qui, sur une invitation du Seigneur, acceptent de passer leur vie terrestre dans la souffrance, l'humiliation, la négation de tout, des âmes dont vraiment la vocation est de souffrir. Elles feront, ces âmes, au jour du jugement, l'étonnement des hommes : « Ils seront dans la stupeur devant la révélation du salut », dit l'Écriture. « Voici, voici donc celles qui étaient autrefois l'objet de nos moqueries et le but de nos outrages ! Insensés, nous regardions leur vie comme une folie et leur fin comme un opprobre. Comment maintenant sont-elles comptées parmi les enfants de Dieu et leur part est-elle parmi les saints ? »

Et puis, Jésus-Christ trouve aussi de par le monde beaucoup d'âmes généreuses qui, sans se faire une spécialité de la souffrance, sans rechercher l'humiliation, la croix, la mort, acceptent avec égalité d'esprit celles qui se présentent. Humbles âmes qui s'ignorent, qui vivent, dans un climat de patience, du pain quotidien de la volonté du Père : « Puisque c'est la volonté de Dieu ! » disent-elles, dans un sourire mouillé de larmes, en s'offrant à tous les sacrifices. Et par elles, la Passion continue. Elles ne le savent pas. Mais le Père qui voit dans le secret compte leurs assentiments douloureux et mesure la qualité de leur adhésion.

Ainsi se crée autour du monde, centré sur la croix de Jésus, un vaste réseau de souffrances rédemptrices. C'est la seule vraie Internationale. « Je complète en ma chair ce qui manque à mes souffrances pour le Christ Jésus, en faveur de son corps, c'est-à-dire de l'Église. » Le monde de notre temps, marqué si profondément dans sa chair, dans sa sensibilité, dans son esprit, du signe de la souffrance, et en même temps assoiffé d'entraide dans l'unité, devrait pouvoir comprendre le message que lui propose l'un des mystères les plus consolants de notre christianisme; le mystère de la communion des saints et de la réversibilité des mérites.

Que les fêtes liturgiques que nous allons célébrer aient pour effet de nous faire entrer dans ce « mystère ». Il n'y faut rien de spécial; ni intelligence supérieure, ni talents particuliers, ni préparation technique; il n'y faut que de la bonne volonté et d'avoir compris le sens de la Passion de Jésus. « Communier par la patience aux souffrances du Christ », cela n'est pas réservé aux moines, encore que ce soit l'idéal fixé par le premier chapitre de leur Règle. Tous les chrétiens, chacun à leur tour, chacun à leur place, sont invités du fait de leur baptême, à assurer la relève de la Croix. Le travail de l'atelier, les durs labours dans les champs, les humbles occupations du ménage, les fatigues de l'étude ou de l'administration, tout, absolument tout, peut nous faire communier dans la patience à la souffrance du Christ. Il suffit de recevoir d'un cœur ouvert par la foi l'enseignement de Jésus, qui nous affirme que la souffrance humaine, unie à la sienne, a un sens de service dans la rédemption fraternelle. « Ayons donc en nous des sentiments conformes à ce qui s'est passé dans le Christ Jésus. » C'est le vœu que, à la suite de saint Paul, nous devons formuler les uns pour les autres en ce nouvel anniversaire de notre Rédemption. La vie est belle quand elle est donnée.

... durant la prochaine Année sainte, Nous comptons sur les travaux et les prières de tous les fidèles; mais nous comptons encore plus sur la sainte souffrance qui, unie à la Passion de Jésus, donne à l'action des uns et à la contemplation des autres leur perfection et leur efficacité.

PIE XII, 1949.

## LA CHARITÉ DU "PÈRE"

À la suite logique de nos articles autour de la Règle (voir « Pax » n° 17) nous amenait à reconnaître l'amour même de Dieu dans le deuxième « instrument des bonnes œuvres » : « Aimer le prochain comme soi-même. » (Ch. 4).

Il nous a semblé que le temps liturgique que nous vivons actuellement nous invitait à considérer d'abord l'exercice de cet amour du prochain en celui qui est au monastère le PÈRE de ses moines, l'Abbé, — cet amour du Père Abbé pour ses fils nous apparaissant comme l'image, mieux que cela, comme le « sacrement » de l'amour que le Père des cieux témoigne à tous les hommes en livrant pour eux son Fils à la Passion et à la Croix.

« Voyez quel immense amour a dû nous donner le Père », s'écrie saint Jean dans sa première épître (III, 1); et Jésus lui-même, dans son entretien avec Nicodème (Jn, III, 16) précise : « Oui, Dieu a tant aimé le monde qu'Il a donné son Fils unique. » « Donné » ! : la double référence explicite au serpent d'airain (V, 14) et implicite au sacrifice d'Isaac (Gen. xxii) — nous dit assez que l'amour du Père ne se limite pas au don joyeux de l'Incarnation, du Noël de Bethléem, mais qu'il enveloppe également cette « élévation du Fils de l'Homme » (Jn, *ibid.*) dans laquelle il faut voir assurément sa crucifixion et sa mort : c'est jusque-là qu'Il nous a aimés.

\*  
\*\*

Or, le Père, l'Apôtre nous l'affirme (Eph. III, 14), c'est « de Lui que tire son nom toute paternité dans les cieux et sur la terre » : la paternité du mari au foyer familial, la paternité de l'Abbé au regard de ses moines : du Père, l'Abbé est vraiment au milieu d'eux le vivant représentant, il est celui « en qui ils peuvent crier : Abba, c'est-à-dire, Père » (Rom. VIII, 15 et Reg. ch. 2), et Notre Père saint Benoît, lorsqu'il va parler de lui (*ibid.*) n'a pas d'autre souci plus urgent que de l'inviter à se rappeler sans cesse le nom qu'on lui donne. Sans doute, l'expression « le Père du monastère » — si familière

à un saint Grégoire le Grand, au second livre de ses *Dialogues* — ne se rencontre-t-elle qu'une fois dans la Règle à propos de l'Abbé (ch. 33), mais nous avons tellement plus que cela ! : l'attestation, répétée à satiété pourrions dire, de ce qu'il y a de plus essentiel chez un père, de ce qu'il doit y avoir de plus profond dans son cœur : l'amour : c'est l'écho du « Pater amat vos — le Père vous aime » du Discours après la Cène (Jn. XVI, 27) :

*il montrera... la tendresse d'un père* (ch. 2);

*qu'il aime les frères* (ch. 64);

*qu'il n'aime point l'un plus que l'autre — (sa) charité sera égale pour tous* (ch. 2);

*qu'il soit plus soucieux de se faire aimer que de se faire craindre* (ch. 64).

Amour affectif, certes, mais qui cesserait d'être, s'il n'était surtout effectif; et là, que de pages de la Règle ne nous faudrait-il pas citer, où l'amour de l'Abbé pour ses fils, passant dans les faits — paroles, gestes, attitudes —, nous apparaît comme un amour qui « se donne ». Le Père des cieux donne son Fils : l'Abbé, lui, parce que, tenant la place du Père, il tient en même temps celle du Christ (ch. 2 et 63), ne peut que se donner lui-même.

Père il sera le DISPENSATEUR, l'intendant, la Providence de la maison de Dieu (ch. 64), à la ressemblance de Celui qui sait bien tout ce dont ses enfants ont besoin (Mt. VI, 32) : les frères attendront du Père du monastère qu'il pourvoie à toutes leurs nécessités (ch. 33); aussi bien leur fournira (-t-il) tout ce qui est nécessaire, à savoir : coule, tunique, bas, souliers, ceinture, couteau, stylet, aiguille, mouchoir, tablettes (ch. 55); en particulier, il apportera un soin extrême à ce que les malades ne souffrent d'aucune négligence (ch. 36);

bref, il disposera toutes choses avec prévoyance et équité (ch. 3).

Père, il sera ÉDUCATEUR, DOCTEUR et MAÎTRE, reflet de l'unique Maître et Docteur.

Dans l'élection de l'Abbé, on aura égard... à la doctrine du candidat; il doit être docte dans la Loi divine, afin de savoir et d'avoir où puiser les maximes anciennes et nouvelles (ch. 64);

une fois établie, ses instructions doivent se répandre dans les âmes de ses disciples comme un levain de la divine justice... C'est par ses œuvres plus encore que par la parole qu'il montrera tout ce qui est bon et saint : ainsi à ceux qui sont intelligents il enseignera par ses discours les préceptes du Seigneur, tandis qu'aux durs de cœur et aux simples il les fera voir par son exemple (ch. 2);

du maître il aura parfois à montrer aussi la rigueur : il reprendra, avec une sévérité spéciale, les esprits indisciplinés et agités...; quant aux dédaigneux et rebelles, nous l'avertissons de les réprimer avec force et de les corriger (*ibid.*,

et cf. tout le « Code pénal » de la Règle : ch. 23-30; bien qu'à leur propos il ne soit pas toujours nommé, avertissements, corrections, excommunications relèvent, en effet, de l'Abbé) : et qui n'entreverrait qu'il n'y a pas là une des moindres formes de l'amour qui se donne ?

Mais, parce qu'il est père, il sera encore MÉDECIN : en effet, il a reçu la charge de conduire des âmes faibles et non d'exercer sur des âmes saines une autorité tyrannique (ch. 27); or, comme le dit Jésus, ce ne sont pas les gens sains qui ont besoin d'un médecin, mais ceux qui se portent mal : aussi (l'Abbé) doit-il se comporter de toutes manières comme un sage médecin : il enverra... des frères anciens et sages qui, comme en secret, consolent le frère qui est dans le trouble et l'engageront à faire une humble satisfaction (ibid.) :

que, s'il voit que toute son industrie n'a rien obtenu, il devra employer alors un moyen plus efficace, sa prière et celle de tous les frères pour lui (ch. 28); mais, s'il s'agit d'un péché relevant du secret de l'âme, on en fera confidence à l'Abbé seulement ou à des pères spirituels sachant soigner et leurs propres blessures et celles d'autrui, sans les découvrir ni les divulguer (ch. 46); et c'est, sans aucun doute, pour la même raison que saint Benoît élève cette directive particulière en règle générale, en en faisant son cinquième degré d'humilité : il consiste à révéler à son Abbé par un humble aveu, toutes les pensées mauvaises qui viennent à l'âme; ainsi que les fautes qu'on aurait commises en secret (ch. 7 et 4, 5<sup>e</sup> instrum.).

Père — et c'est peut-être ici le terme qui serre de plus près cette réalité paternelle (Jésus n'y a-t-il pas lui-même recouru ? Jn, X, 1-18) —, l'Abbé sera enfin PASTEUR :

qu'il pense sans cesse que ce sont des âmes qu'il a reçues à conduire et qu'il devra en rendre compte — qu'il considère combien difficile et laborieuse est (cette) charge :

(il) doit se conformer et s'adapter aux dispositions et à l'intelligence de chacun, en sorte qu'il puisse, non seulement préserver de tout dommage le troupeau qui lui est confié, mais encore se réjouir de l'accroissement de ce bon troupeau (ch. 2);

dans les tâches qu'il distribuera... il se conduira avec discernement et modération, se rappelant la discrétion du saint patriarche Jacob qui disait : « si je fatigue mes troupeaux en les faisant trop marcher, ils périront tous en un jour » (ch. 64);

qu'il sache que l'on imputera à la faute du pasteur tout ce que le Père de famille trouvera de mécomptes dans ses brebis. Au contraire, c'est pour autant qu'il aura consacré toute sa sollicitude pastorale à un troupeau turbulent et indocile, et dépensé tous ses soins pour guérir leurs maladies spirituelles que lui-même, absous au jugement du Seigneur, pourra lui dire avec le prophète :

« je n'ai point caché votre justice dans mon cœur : je leur ai dit votre vérité et votre salut, mais ils n'en ont fait aucun cas et ils m'ont méprisé. » Alors, en punition, la mort frappera ces brebis qui ont été rebelles aux soins de leur pasteur (ch. 2);

mais, pour éviter cette ultime condamnation, tout, absolument tout, doit être tenté : L'Abbé, en effet, doit avoir un soin tout particulier et s'empresse, avec toute son adresse et son industrie, pour ne perdre aucune des brebis à lui confiées... Qu'il craigne les menaces du prophète par la bouche duquel Dieu dit : « Les brebis qui vous paraissent grasses vous les prenez pour vous, et celles qui étaient débiles, vous les rejetez. » Qu'il imite plutôt l'exemple de tendresse du bon Pasteur, qui, ayant laissé dans les montagnes quatre-vingt-dix-neuf brebis, se mit en quête de l'unique brebis qui s'était égarée, et eut de sa faiblesse une si grande compassion qu'il daigna la charger sur ses épaules sacrées et ainsi la rapporter au troupeau (ch. 27).

« Le bon pasteur donne sa vie pour ses brebis » (Jn, X, II) : voilà jusqu'où doit aller l'amour d'un père : « Et ayant incliné la tête, il rendit l'esprit », est-il écrit de Jésus. — Ce don suprême de soi, notre Père saint Benoît n'aurait-il pas voulu l'enfermer dans cette expression qui nous paraît être le dernier mot de son enseignement sur le Père Abbé et sa charité, le résumer et suggérer sa limite extrême : *Pater spiritualis* PÈRE SPIRITUEL : celui qui donne son esprit, sa vie ?...

\*\*

Heureux moines, dira-t-on, à qui il est permis de vivre ainsi de l'amour du Père qui se donne en nous donnant son Fils, par le truchement de ce signe, de ce « sacrement » qu'est pour eux leur Père Abbé ! Heureux aussi, faut-il le dire, ceux qui savent découvrir dans toute autorité légitime au sein de la communauté, naturelle et surnaturelle, à laquelle ils appartiennent, famille, profession, diocèse, paroisse... les représentants d'une seule réalité : la souveraine maîtrise, l'universelle paternité de Dieu.



### III. - KERBÉNÉAT EN ANGLETERRE

#### PREMIÈRES ÉTAPES

##### PEMBREY.

C'EST le dimanche soir 22 février 1903 que le premier contingent de Kerbénéat, parti le 18, arriva à Pembrey-house. La *Semaine Religieuse* de Quimper du 6 mars relate dans ces termes la prise de possession de ce premier gîte :

Plusieurs terrains furent proposés au R. P. Siméon (Kervennic) chargé de négocier l'affaire. Un moment, il parut se décider pour un château situé dans le comté de Monmouth, sur les collines extérieures du Pays de Galles et du diocèse de Ménévia, quand d'autres propositions furent faites par Lord Ashburnham (1). Ce seigneur (catholique) offrait gracieusement sa maison comme demeure provisoire des religieux — dont il demandait à être l'hôte, pendant son séjour dans ses domaines, — et 6 acres (environ deux hectares) de terre : la loi anglaise lui défend d'en céder davantage à des étrangers, mais il louera toute l'étendue nécessaire pour l'exploitation agricole que les Pères ont projetée. La nouvelle fondation bénédictine est définitivement établie à Pembrey-house (2), dans le comté de Carmathen (Carmathenshire) tout au Sud du Pays de Galles, sur la baie de Bristol. Les religieux y sont installés au nombre de huit : trois prêtres, un sous-diacre et quelques élèves...

Nous avons quelques détails sur la vie monastique dans cette première résidence, grâce surtout à la relation du

Père Corentin dans le *Feiz-ha-Breiz* de 1903 : *Etouez Bretoned Bro-Zaoz*, rédigée à l'occasion d'un court séjour là-bas au début du mois de juillet.

Les moines étaient une vingtaine environ on mangeait à la cuisine. Les incidents ne manquèrent pas pour dérider la communauté. Un jour, le frère Yves, peu accoutumé aux fourneaux anglais, essayait de faire du pain : au beau milieu du repas la pâte se mit à sortir du four en cascade... Il convient de noter que dès le début on suivit en toutes choses le régime de vie en usage dans la Congrégation de la Primitive Observance.

On célébrait la messe dans la plus grande chambre, et déjà les espérances d'action apostolique commençaient à se réaliser, ainsi que nous le rapporte la *Semaine religieuse* du 22 mai 1903.

Comme un ancien conseiller municipal de Carmathen parlait au Père Siméon des préventions du peuple contre les moines, il répondit avec assurance : « Ah ! nous n'avons pas encore fait connaissance. » Son optimisme s'est tout-à-fait justifié. Le peuple du voisinage a témoigné un vif intérêt aux Bénédictins bretons : il n'est point du tout hostile. L'assistance des protestants gallois aux services religieux a été très considérable, et quelquefois le dimanche soir deux ou trois cents personnes se sont

présentées pour admission à la célébration des offices. Tout le monde aime le chant des moines. Le P. Kervennic a travaillé comme quatre, et déjà se fait comprendre en gallois aux naturels du pays. Il a déjà prêché un ou deux sermons en gallois. D'ailleurs les moines ont commencé à chanter des hymnes en gallois et en breton ainsi qu'en latin.

Le Père Corentin porte le même témoignage. Il remarque que la plupart des catholiques étaient originaires d'Irlande, d'Italie ou d'Allemagne, venus en Angleterre pour gagner leur vie. Le Père Connor (3) et le Père Athanase leur prêchaient en anglais à l'oratoire le dimanche. Le 12 juillet le Père Siméon lit son petit sermon en gallois, à la suite des vêpres, chantées dans la grange devant un auditoire de cent cinquante personnes dont les deux-tiers sont protestants. Le P. Corentin lui-même a pu lier conversation avec des mineurs dans le train; après quelques mots d'explication sur la vie des moines la sympathie s'est manifestée sans réticence.

##### GLYN-ABBEY.

Cependant, après un séjour de six mois environ les religieux de Kerbénéat ont dû abandonner leur résidence de Pembrey pour un logis plus spacieux : à l'automne de 1903, l'ensemble de la communauté se trouvait réuni à Glyn-Abbey. Le Père Corentin a laissé une pittoresque description de cette ancienne maison cistercienne réduite à l'état de ferme, dans un pays de verdure bien différent des charbonnages de Pembrey dont il n'était séparé que par quelques kilomètres et par la vallée de la rivière Gwyn-Draeth (*Treaz-gwen*). Glyn-Abbey est à une lieue de la gare de Kidvelly sur la grande ligne de Carmathen. La maison, bâtie avec les pierres de l'abba-

ye fermée par Henry VIII quatre cents ans plus tôt, est une « vraie ruine », mais il y a de la place dans les communs, et surtout 10 hectares de pâturages sur le flanc de la colline assez abrupte, le tout en location avec l'autorisation de mettre en labour trois hectares.

Dès le 16 juillet 1903, le noviciat s'est installé tant bien que mal et prépare le logement pour toute la communauté; le Père Pol-Aurélien avait la direction de ce premier contingent qui comptait cinq frères convers; au printemps de 1904 Pembrey était définitivement abandonné.

La vie régulière s'organise sur des bases moins fragiles. Le P. Marianus Cann arrive le 5 octobre de France. Le 23 novembre le frère Colomban Joly, de Cléder, postulant oblat, reçoit l'habit de frère convers, tandis que le Rme Père Abbé confère les ordres mineurs à trois moines de chœur, mais on refuse « à cause des circonstances difficiles » d'admettre au noviciat un prêtre breton, recommandé cependant par le Père Félix demeuré en Bretagne.

Le travail va bon train également. On décide de reprendre la fabrication du fromage; des débouchés sont assurés à Londres et à Cardiff; on prend en location une pièce de terre voisine pour étendre la culture des légumes et on fait l'achat... d'une vache. Cette précieuse vache fut l'occasion d'un incident comique. Le bon frère chargé de la faire paître le long de la route se trouvait sans doute en contravention avec les règlements anglais : il fut interpellé par un policeman en termes inattendus : « Madame... il ne faut pas, etc... » L'habit des fils de saint Benoît était bien oublié depuis l'évangélisation de l'Angleterre par saint Augustin! Bien-tôt la ferme comptait neuf vaches, quel-

(1) Lord Ashburnham était veuf et n'avait d'enfant qu'une fille, qui resta en possession de la propriété jusqu'à sa mort survenue ces dernières années.

(2) Pem-brey : en breton, *penn menez*.

(3) Le P. Connor, originaire de Londres, était oblat de chœur de Kerbénéat depuis 1899.

ques porcs, deux chevaux... La vie reprenait comme à Kerbénéat.

La grande consolation des religieux en exil fut la constante sympathie de Monseigneur Mostyn, titulaire de cet évêché de Ménévia qui venait d'être rétabli en souvenir de saint Davy, le saint national du Pays de Galles. *La Semaine religieuse* de Quimper du 2 septembre 1904, reproduisant un article du journal *The Welsham* de Carmathen, a raconté en détails sa visite à Glyn-Abbey, le dimanche 31 juillet, à l'occasion de l'ordination du Père Jean-Marie Le Breton et du Père Yves-Marie Bahler, dont la mère se trouvait là en compagnie de son fils, pharmacien à Guin-gamp.

Le Prêlat était assisté par le P. Félix, prieur, le Père Connor et le P. Bruno Boucher, le P. Pol-Aurélien assurant les fonctions de maître des cérémonies. L'ordination eut lieu dans la petite chapelle privée, sans autres témoins que la communauté et quelques catholiques de Llanely et de Berry-Port. A trois heures, Monseigneur Mostyn chantait les vêpres dans la vieille remise convertie pour la circonstance en chapelle provisoire. Un groupe nombreux d'amis sympathiques venus de Kidvelly, Pontyeates, Trimsaran, etc..., entourait l'évêque dont la parole fut écoutée avec attention et grandement appréciée. Le texte était tiré de Jérémie, chapitre 12, verset 2 : « La terre entière est remplie de désolation parce qu'il n'y a personne à méditer dans son cœur. » Après la cérémonie, un grand nombre de personnes allèrent présenter leurs hommages à l'évêque qui les reçut avec sa grâce et cordialité coutumières. Des jeunes gens de Kidvelly et des environs offrirent d'exécuter devant Monseigneur et les visiteurs quelques mélodies galloises de choix. Malgré l'organisation improvisée du chœur, leurs efforts, sous la direction de M. James Evans, furent grandement appréciés... Mgr Mostyn quitta Kidvelly pour Wrescham le lendemain matin.

Le prêlat en était à sa seconde visite. Quand il se présenta pour la première fois, — visite de sympathie aux religieux exilés, — les frères et les novices

avaient dû s'employer de leur mieux à masquer les misères de cette immense mesure où régnaient partout « l'humidité et les rats ». Le même témoin nous raconte comment il cacha les moisissures du réfectoire sous des guirlandes de feuillage pour dissimuler les trous et le manque de plâtre.

C'est au même chroniqueur que nous devons quelques détails sur la fin du frère Joachim, rappelé à Dieu le 23 octobre 1904.

Il mourut d'une mort atroce, du tétanos, par suite d'une chute sur une vieille porte de fer qui lui fit une blessure à la paume de la main. Pendant huit jours on l'entendit crier, tellement il souffrait. Mais ses cris étaient entrecoupés de pieuses oraisons jaculatoires. Jusqu'à la fin il garda pleine connaissance et mourut comme un saint. En application de la loi anglaise, il y eut enquête sur les causes de cette mort accidentelle; le consul de France était présent.

L'installation à Glyn-Abbey n'était qu'une étape : on ne pouvait se décider à acheter cette propriété pour y faire les réparations nécessaires. Ce fut tout au moins une situation d'attente qui permit de se livrer à des recherches méthodiques en vue de trouver un autre logis. Dès le 20 octobre, le choix de la communauté se fixa sur la propriété de Noyadd-Wilynn, près de Cardigan : « pour y établir définitivement un centre de mission pour l'évangélisation des Gallois hérétiques ». C'était le futur Caermaria, où Kerbénéat devait résider pendant quinze ans, jusqu'à la veille du retour dans la patrie bretonne.

## CAERMARIA

### Le nouveau monastère.

Voici la description que nous a laissée de Caermaria, un frère qui y résida deux ans, en 1907 et 1908. En juillet 1904, l'ensemble de la communauté résidait encore à Glyn-Abbey; le Rme Père Abbé, Dom Joseph Bouchard, accompagné de quelques religieux, avait déjà pris possession du domaine et s'employait activement à mettre les bâtiments en état pour leur nouvelle destination. Le 6 novembre, les religieux sont presque tous rendus au nouveau monastère et au début de 1905 la communauté était enfin installée au complet.

Caermaria, dans la commune de Lléchryd, à égale distance de cette localité et de Cardigan, était une belle propriété (achetée au prix de 70.000 francs, une somme à cette époque !) comptant, avec les dépendances, une superficie de cinquante à soixante hectares. La maison d'habitation était entourée d'un jardin anglais, par lequel on accédait à un vaste potager. Une immense prairie et plusieurs champs étaient d'un seul tenant.

C'est dans la chapelle que, dès le lendemain de mon arrivée, dimanche 16 juin, je pris un premier contact avec la communauté. En l'absence du Rme Dom Bouchard, c'est le P. Siméon, Maître des Novices, qui présidait. En ce moment, étaient présents au monastère douze moines de chœur, sept frères convers et cinq *alumni* : l'espoir du monastère reconstitué.

Les bâtiments étaient disposés en quadrilatère ouvert sur une cour intérieure avec son petit jardin. Au rez-de-chaussée, les locaux conventuels : chapelle, chapitre, réfectoire, cuisine, cellérierie ou économat, lingerie et logement de l'*alumnat*. Au premier étage, au-dessus de tout l'immeuble sauf de la chapelle, qui ne comportait pas d'étage, étaient installés les cellules des Pères, le Noviciat, le dortoir des frères, la bibliothèque. Il fallut bien du travail pour adapter les vieux bâtiments : ce fut l'œuvre uniquement des moines. Le cloître, qui n'avait que deux côtés, était en construction en juillet 1907; il fut achevé l'année

suivante. Il était l'œuvre du frère François ainsi que l'entrée devant la chapelle.

Le pain était fait sur place par le frère Philippe Léal : un four avait été aménagé dans les dépendances.

Outre la ferme, dirigée par le frère Colombar, nous avions une basse-cour, un rucher, d'où l'on extrayait un beau miel d'or et dont on faisait, avec une partie du moins, de l'hydromel qui servait à corser le menu... des grandes fêtes.

### La vie conventuelle.

La communauté avait repris tout le règlement et les usages de la vie bénédictine, avec un programme identique à celui que j'ai vu pratiquer depuis à la Pierre-qui-Vire, à Saint-Benoît-sur-Loire et à Kerbénéat.

La messe conventuelle, ainsi que les vêpres, étaient chantées tous les jours. Le dimanche, quelques voisins assistaient à la grand-messe. Aux vêpres, chantées à 3 heures, des places étaient réservées aux protestants : elles étaient toujours occupées. Il pouvait bien y avoir de trente à cinquante personnes, attirées surtout, me semble-t-il, par le chant grégorien et la liturgie bénédictine. Après les vêpres se faisait la prédication en gallois et en anglais.

Les jeûnes étaient scrupuleusement observés, ainsi que l'abstinence d'aliments gras.

La discipline du silence était aussi rigoureuse. Sauf les *alumni* qui avaient une récréation matin et soir et une promenade le dimanche après les vêpres et le jeudi après-midi, tous les religieux gardaient la consigne du silence, de tradition dans la Congrégation, sauf au cours des rares promenades qui leur étaient accordées les jours de grandes fêtes.

Le travail manuel avait lieu après les vêpres, de 2 h. 15 à 3 h. 15 pour les moines de chœur et *alumni*, sans préjudice d'autres emplois. Les tâches étaient réparties aux religieux de chœur par le P. Cellérier, d'accord avec le Père Abbé. Les *alumni* étaient conduits au travail par leur Père Maître, le P. Bruno Boucher, et les Novices par le P. Siméon. Nettoyage et balayage de la maison incombait aux *alumni*; ceux-ci travaillaient aussi à la reliure et au jardin. Les grands travaux,



#### CAERMARIA. — Le cloître

plantation et arrachage des pommes de terre et surtout la fenaison d'une immense prairie, qui avait bien 20 hectares de superficie, rassemblaient tout le monde : Pères, Novices, *alumni*, coiffés *ad hoc*. C'était assez fatigant, mais cela ne manquait pas de charme, surtout pour nous les jeunes, et vers quatre heures, on nous apportait de bonnes tranches de pain beurré et un thé bien chaud, à la mode anglaise.

Pour les novices et les *alumni*, le régime des études était le même que celui des Grands et Petits Séminaires, avec deux ou trois cours, selon le programme établi pour les divers jours de la semaine; il y avait, en outre, des cours de gallois et d'anglais. Ajoutez encore les cours de chant grégorien; les journées étaient bien remplies.

C'est ainsi que les moines de Kerbénéat, dès le début de leur installation à Caermaria, avaient repris toute la discipline religieuse, suivant la vieille devise : *Ora et labora* — prie et travaille.

A cette intéressante relation nous ajouterons simplement quelques précisions.

En 1910, le catalogue de l'Ordre comptait officiellement pour Kerbénéat exilé : treize prêtres de chœur et un clerc, un postulant; six frères convers, avec trois novices et trois postulants. Mais il faut remarquer que plusieurs Pères étaient absents habituellement de la communauté, en particulier le P. Félix, qui semble avoir été remplacé dans ses fonctions de Prieur par le Père Yves-Marie Bahier « attendu qu'il ne fallait plus compter sur lui », pas plus que sur les ressources qu'il pouvait trouver et qui étaient absorbées en grande partie par cette Ecole Saint-Guénolé, de Pont-Avent, qu'il avait fondée.

Si le budget s'équilibre très régulièrement, malgré les travaux d'agrandisse-

ments jusqu'en 1911, c'est en partie au prix de constantes sorties pour ministères, même de la part des jeunes Pères et les santés s'en ressentent autant que l'équilibre général de la maison.

De plus, le recrutement sur place est inexistant et les sujets venant de Bretagne se font de plus en plus rares ou s'acclimatent mal. L'*alumnat*, repris en 1907 avec cinq élèves, comprend plusieurs Anglais de Liverpool et de Newport, voire d'Irlande, qui ne persévèrent pas. Voici cependant le frère Corentin Kéradennec qui marche sur les traces du frère Antoine Roué, dont la prise d'habit fut l'occasion du dernier acte capitulaire en terre bretonne et qui fait profession en 1906. Mais ce n'est pas souvent qu'il authentiquera un acte de profession le nouveau cachet du monastère au nom de Caermaria — Cardiganshire encadrant la croix bénédictine marquée d'hermines. Les annales de l'abbaye relatent trop souvent de ces épreuves qui découragent les vocations moins bien trempées. La mort du P. Corentin Le Guen avait attristée la prise de possession de Caermaria. « Il venait de rejoindre la communauté en février 1905. Envoyé le Samedi Saint dans la ville de Swansea, chez le R. P. Curé de Saint-David qu'il

devait aider à célébrer la fête de Pâques... il fut trouvé mort dans son lit, asphyxié par le gaz dans la nuit du dimanche au lundi 24 avril. » (*Semaine religieuse de Quimper* du 4 mai 1907.)

Le P. Corentin, âgé de 64 ans, qui venait de se livrer à une étude approfondie de la langue galloise, était en pleine possession de ses moyens... La mort prématurée d'un novice de grande espérance fut tout aussi affligeante; il s'agit du jeune frère Louis Grall qui se noya en prenant un bain dans la rivière Tvy le 27 septembre 1910 : il avait vingt ans.

Enfin, la démission, en 1912, du Rme Père Abbé Dom Joseph Bouchard, dont la santé paraissait gravement compromise, ne pouvait qu'entraver le développement normal de la communauté en exil, dont la destinée se trouva ainsi à nouveau remise en question.

Mais avant de passer à cette nouvelle période de l'histoire de Kerbénéat, nous aurons la consolation de constater la profondeur et la solidité de l'action apostolique des moines bretons dans cette « Mission de Caermaria » dont l'administration leur avait été confiée officiellement.

(A suivre.)



## LE PÈRE MAURICE GUILLERM

Il rentrait au monastère après avoir, au long de la semaine, parcouru les villages de la chrétienne paroisse de Lanrivoaré, en vue du prêtre Saint-Guénéolé. Il avait partout reçu le plus cordial accueil. Il avait partout laissé le parfum de son bon sourire. Il rentrait, heureux de s'être dévoué pour la cause de Lan-devenec qui lui tenait tant à cœur, heureux aussi de pouvoir célébrer avec nous la fête de saint Maur particulièrement chère aux fils de saint Benoît. Son dernier souci, avant de se mettre en route, avait été de faire une visite à l'église, de réciter son office. Peut-être, la belle antienne du *Magnificat* résonnait-elle encore dans son âme : « O l'homme bienheureux qui, ayant méprisé le monde, porta avec amour, depuis sa tendre enfance, le joug de la sainte Règle, et, s'étant fait obéissant jusqu'à la mort, voulut se renoncer à lui-même afin d'appartenir tout entier au Christ. Alléluia. »

Et soudain, occasionné peut-être par un moment d'inattention dû, semble-t-il, au souci de dégager le pan du manteau pris dans la roue arrière du vélomoteur, à un carrefour réputé pour être particulièrement dangereux et où se sont déjà produits plusieurs accidents mortels, ce fut le choc brutal contre un auto-car aperçu trop tard. Lorsqu'on le releva, le Père Maurice, le crâne fracturé, baignait dans son sang, ne respirant plus que faiblement. On le transporta d'urgence à une clinique voisine d'où on nous téléphona. Nous étions réunis dans le cloître pour la *station*, nous disposant à entrer au chœur pour la divine louange. L'âme de notre Père Maurice se présentait à la porte du ciel, appelée par Dieu à célébrer la louange éternelle. C'était au soir du 14 janvier, aux premières vêpres de la Saint-Maur.

\*

Le Père Maurice (Eugène Guillerm) était né le 28 mars 1901, à Trégarantec, paroisse voisine de Lesneven et du Polgoët. Il appartenait à une famille paysanne de dix enfants, famille aux traditions de foi et de piété des plus profondes, dont trois des enfants devaient un jour se consacrer à Dieu : une Fille du Saint-Esprit, un moine, une Visitandine. Dès l'âge de trois ans, nous dit-on, le petit Eugène déclarait : « *Mont a rin da veleg* : je serai prêtre. » Et, un peu plus tard, à l'étonnement amusé de son entourage, il précisait : « *Mont a rin da veleg, met ne zin ket da bersoun.* » — « Je serai prêtre mais non pas recteur. » Que serait-il donc ?

Il allait d'abord, dès l'âge de sept ans, entrer comme pensionnaire à l'école des Frères de Lesneven. Quelques années après, il déclarait à sa mère son désir de poursuivre ses études afin d'être prêtre et entrait au collège de la ville. Il y passera six années.

Que fut le collégien ? Tel de ses anciens condisciples disait au jour de son enterrement : « Au collège nous le considérons déjà un peu comme un saint. » Le mot aurait sans doute fait sourire et... rougir le Père Maurice. Ce qui est certain c'est que ce camarade, si édifiant par son sérieux, sa candeur, sa piété, était non moins sympathique par sa simplicité, son dévouement, sa servabilité. Travailleur régulier et appliqué en étude, joueur ardent et passionné en cour de récréation et sur le terrain de sport. Une date marquante de son collège fut son entrée dans la Congrégation de la Sainte Vierge. Ce fut, de sa part, un engagement profond, décisif, accompagné d'une assurance intérieure que sa Mère du Ciel ne le lâcherait plus désormais. Une semaine avant de mourir, il écrira, comme conclusion de sa dernière retraite : « O Marie, ma Mère, je suis sûr de vous. »

À la sortie du collège, il entra au Séminaire de Quimper où il fit ses études de philosophie. Il gardera toujours un excellent souvenir des deux années passées dans cette maison. Cependant ce n'allait être pour lui qu'une étape. Dieu lui précisait ses desseins. Et bientôt, sous le contrôle et avec l'assentiment de son Directeur, la décision était prise. « Je suis persuadé que la volonté de Dieu est que je me fasse religieux. J'ai choisi l'Ordre des Bénédictins de la Pierre-qui-Vire. Je crois que cet Ordre me convient. J'y vais avec la résolution nette et décidée d'y rester coûte que coûte, à moins d'un ordre contraire du Père Maître ou du Père Abbé, lequel ordre je considérerai comme la manifestation évidente de la volonté de Dieu, et alors, mais alors seulement je le quitterai. » Voilà qui est clair et ferme ! C'était la réponse à l'appel : « Si tu veux. »

Mais avant d'entrer au Monastère, il fallait passer par la caserne. Service militaire assez mitigé, à vrai dire, que ce service de la bibliothèque des officiers du Mans dont il fut alors chargé. Notre soldat reconnaissait avoir trouvé le « filon ». Il profitera de cette période pour aller à Lisieux se recommander à la « petite sainte » qui demeurera toujours pour lui un modèle de simplicité. Il voudra surtout aller à Lourdes pour confier sa vocation à l'Immaculée. C'est de Lourdes qu'il avertira officiellement les siens de son intention d'entrer au monastère.

\*\*

Il vint frapper à la porte de Kerbénéat. On la lui ouvrit, certes, avec joie. Sa venue et celle de quelques jeunes postulants c'était, pour la petite communauté encore endolorie de l'épreuve de l'exil et de la guerre, l'aube d'une résurrection. Cependant comme on ne pouvait songer à assurer sur place la formation des jeunes sujets qui se présentaient, on les confia pour un temps à l'abbaye de la Pierre-qui-Vire. Le Père Maurice y passera cinq ans. Il en demeurera marqué. Le Père Maître, le Père Abbé (de Rme Dom Fulbert Gloriés) exercèrent sur lui une influence profonde. Par eux il recevra l'empreinte du Père Muard, le fondateur et l'âme toujours vivante de cette maison. Avec lui il s'attachera à la vie « humble, pauvre et mortifiée », il aura le zèle ardent des âmes, il sera le dévot du Cœur de Jésus et du Cœur de Marie.

Voici notre postulant à pied d'œuvre. Peu après son arrivée, il note, pour la faire sienne, la résolution... très peu académique mais combien expressive de ce rude moine que fut le P. Lazare (ancien Père Maître du Père Abbé à

Encalcat) à son entrée au monastère : « Tu y es. Eh bien, mon vieux, dusses-tu y crever, tu y resteras. »

Il va bientôt prendre l'habit et devenir le « frère Maurice ». A cette cérémonie, le Père Abbé prendra comme thème de son allocution les paroles de saint Paul : « Ce n'est pas que j'aie déjà atteint le but ou que je sois déjà parvenu au terme de la perfection : mais je cours après, pour tâcher de le saisir, parce que j'ai été moi-même saisi par le Christ-Jésus. » De ces paroles, le Père Maurice, véritablement, vivra. « Je me suis offert tout entier à Notre-Seigneur » écrit-il, au lendemain de sa prise d'habit. Il demeurera fidèle à son offrande jusqu'au bout.

Et voici le novice lancé à plein élan dans sa course. La bonne volonté, certes, ne lui manque pas. Il en a même de trop. On le freine, on le modère. Cependant il a compris qu'on ne pouvait se livrer au Christ qu'en se conformant comme lui à la volonté de Dieu. Alors : « volonté de Dieu sur toute la ligne ! » Et, comme la volonté de Dieu s'accomplit par l'obéissance : « obéissance prompte, complète, joyeuse, surnaturelle. » Là encore, la consigne est prise pour de bon, pour toujours.

2 juillet 1925. Ce jour-là, soixante-quinzième anniversaire de la fondation de l'abbaye, la messe conventuelle se célébrait à la Pierre-qui-Vire dans « l'oratoire du Père Muard », humble cabane blottie contre le rocher, et qui fut témoin de la profession du Père Muard et de ses premiers compagnons. C'est à l'offertoire de cette messe que le Père Maurice fera profession. « J'ai voulu accomplir cet acte si important de ma vie aussi parfaitement que possible. Sentant mon impuissance, je n'ai pu que répéter : Jésus, agissez en moi. Marie, disposez de moi. Mon Dieu, vous voulez que je sois un saint. Mon Dieu, vous pouvez faire de moi un saint. Mon Dieu, faites donc de moi un saint. C'est mon seul désir, ma seule aspiration. Etre un saint pour glorifier Dieu, pour sauver les âmes, pour aimer Notre-Seigneur. »

Aimer. Le mot décisif a été prononcé. Toute la vie du Père Maurice portera désormais l'empreinte de l'amour.

Au monastère cet amour se traduira extérieurement par le zèle de la prière et de l'office divin, par une fidélité exemplaire à la Règle, une application énergique au travail, et surtout par une disponibilité totale et toujours souriante à tout ce que pouvait lui demander l'obéissance, à tous ceux qui pouvaient avoir besoin de lui. Manifestement le Père Maurice ne s'appartenait plus. Il était prêt à tout, il était tout à tous, car, dégagé de lui-même, il appartenait tout entier à Jésus-Christ.



A son retour à Kerbénéat, après sa prêtrise en décembre 1928, on lui confia pour un temps la charge de sous-maître du noviciat, puis celle de maître des Frères convers. Modeste, il ne s'imposait pas. Mais il était un exemple vivant. Et il rayonnait de joie intérieure et de surnaturelle bonté.

Mais, bientôt sa santé va être gravement éprouvée. Pendant deux ans ce sera l'inaction forcée presque totale, et pour lui combien douloureuse. Au contact de la souffrance l'âme se creuse. Le sourire, lui, demeure toujours le même. Peu à peu cependant les forces reviennent. Il a la joie de reprendre les observations communes, de pouvoir à nouveau se dévouer au monastère.

Il est heureux de pouvoir aussi à l'occasion se dévouer aux âmes. Car, fils du Père Muard, il a un cœur d'apôtre. Les âmes de ses frères, qui volontiers viennent à lui, seront les premières à bénéficier de son inlassable et souriante charité. Les prêtres retraitants se rappellent l'onction toute paternelle du confesseur qui savait si bien les comprendre et les encourager. Les fidèles du voisinage se souviennent de l'accent tour à tour suave et véhément avec lequel il leur parlait aux messes matinales du dimanche. « An Tad Moris ! », il faut les avoir entendus prononcer ce nom pour savoir le respect et l'affection qu'ils y mettaient.

Parfois le Père Maurice s'en ira hors du monastère pour prêcher récolleçons, retraites, adorations. Il était heureux de se trouver au contact de la foi simple et profonde des populations de nos campagnes. Il savait intéresser et émuir les auditoires d'enfants. Et il rentrait au monastère toujours édifié, « très » édifié des belles choses dont il avait été le témoin. Car le Père Maurice, avec la candeur d'une âme d'enfant, s'ouvrait volontiers à l'admiration.

Mais que fera-t-il dans le nouveau champ d'apostolat où la Providence va bientôt le conduire ? Voici en effet la guerre. Après quelques mois d'attente, pendant lesquels il aura à diriger la communauté, le Père Maurice est à son tour mobilisé. Oh ! son allure ne sera jamais très guerrière. Lorsque, arrivant en permission, il se présente en soldat au monastère, ce fut, dans toute la communauté, un large et malicieux sourire. Le Père souriait lui-même tout le premier, bien sûr. Cependant il « faisait la guerre » à Vannes. Il allait bientôt y être cueilli comme prisonnier, et, après avoir, comme tant d'autres, reçu de ses gardiens des paroles pleines d'assurance, il serait transféré tout bonnement dans un camp d'Allemagne.

Le voici aumônier de commandos dépendant du Stalag VI D. J'ai devant les yeux la photographie du « Père Guillerm ». Le calot aux pointes très apparentes repose bien honnêtement sur le sommet de la tête. Le col est modestement fermé. La vareuse est quelque peu flottante. Le pantalon tombe peut-être un peu plus bas qu'il ne conviendrait. Mais le sourire est magnifique. Et ce sourire plein de bonté va faire l'unanimité autour de l'humble moine. De cette unanimité faite d'estime et d'affection, les témoignages abondent, venus de camarades appartenant aux milieux les plus divers et qui, apprenant la mort tragique du Père Maurice, ont voulu nous dire la reconnaissance et l'attachement qu'ils lui gardaient. Une phrase peut assez bien les résumer tous : « Le Père, qui avait la sympathie générale, était considéré comme la bonté personnifiée. » Quoi d'étonnant dès lors que les âmes se soient ouvertes et que son apostolat parmi ses compagnons de captivité ait été des plus consolants et des plus féconds !



Mai 1945. Le Père Maurice rentre de captivité et, le plus simplement, le plus joyeusement du monde, reprend la vie de communauté. Il compte désormais parmi les anciens. Sa charge de « doyen » lui confère certaines responsabilités. Et cependant on trouve tout naturel de le voir vaquer aux emplois les plus modestes. Il fait la vaisselle, le balayage, il aide au jardin, à la lingerie, à la porterie, bref partout où l'on a besoin de son dévouement. Et ce dévouement est sans limites. On remarque bien que, malgré son désir de régu-

larité et de pénitence, le Père doit accepter certaines exceptions, certaines mitigations. Car sa santé, déjà profondément atteinte avant la guerre, a pâti gravement des fatigues et privations de la captivité. Il ne se passe guère de jour ni de nuit où il n'ait à subir l'aiguillon de la souffrance. Mais un sourire continu recouvre tout cela. Tout cela et bien plus encore. Car, Dieu trouvant l'âme disponible et ouverte, se plait à la purifier Lui-même, la faisant passer par ces ténèbres, ces incertitudes douloureuses où, dans l'absolu de la foi et de l'abandon, l'âme achève de se détacher d'elle-même et de se configurer au Christ-Jésus. « Dans un tel état je devrais être le plus malheureux des hommes et cependant je suis un bienheureux. »

D'où venait donc, en définitive, au Père Maurice le secret d'une telle joie ? Nous sera-t-il permis, en terminant, de soulever discrètement le voile recouvrant le sanctuaire de cette vie intérieure qui demeure en définitive le secret de Dieu ? De tout temps le Père avait aimé la Très Sainte Vierge et s'était confié à Elle. Mais, quelque temps après sa profession, alors qu'il cherchait, sans y parvenir, à avoir cette simplicité et cette liberté intérieures que ses directeurs lui recommandaient, Dieu lui fit la grâce de comprendre qu'il s'agissait d'être tout simplement l'enfant, le tout petit enfant de Marie, vivant sous son regard, ne comptant que sur Elle, se laissant faire par Elle, et n'oublant pas de lui dire merci. « Avec Jésus, remise incessante entre les bras et sur le cœur de Marie comme un petit enfant, dans un esprit d'humilité, de simplicité, de dépendance complète et d'abandon, pour dire partout et toujours : *Deo gratias et Mariae.* »

*Deo gratias et Mariae* : merci mon Dieu, merci Marie. On peut dire que, depuis des années, c'était là comme la respiration de l'âme de notre Père Maurice. Comprend-on maintenant pourquoi sa sérénité ?

Notre cher défunt écrivait un jour : « Oh ! Marie que je désire aller au ciel ! Là je verrai tout ce que vous avez fait pour moi. Quelle surprise, ou plutôt non, car j'y crois, mais quel bonheur ! et je passerai tout mon ciel à vous remercier ! »

Avec nos lecteurs et amis nous continuerons certes à prier pour le repos de l'âme de notre Père Maurice. Nous croyons cependant que nous pouvons et que nous devons dès à présent nous associer à son *Magnificat*.

*Nous remercions tous ceux qui, prêtres ou laïques, ont assisté si nombreux aux obsèques de notre cher défunt ou qui ont uni leurs prières aux nôtres à ses intentions.*

## UN PRÉCIEUX DOCUMENT

# POUR L'HISTOIRE DE LANDEVENNEC

Nous présentons à nos lecteurs un extrait de l'histoire de Landevennec que nous devons à l'obligeance du bibliophile morlaisien, M. Cuesj, qui a bien voulu nous communiquer le manuscrit actuellement en sa possession.

Ce n'est autre que le texte français — largement développé — de cette histoire du monastère de saint Guénolé par Dom Noël Mars, dont nous ne connaissions jusqu'alors que la version latine, publiée par Jourdan de la Passardière dans le Bulletin diocésain d'histoire et d'archéologie de Quimper et de Léon, en 1912.

Dom Noël Mars — qu'il ne faut pas confondre avec son oncle, le Prieur de Léhon, réformateur des Bénédictins de Bretagne, mort en odeur de sainteté — était natif d'Orléans et entra, à 16 ans, dans la Société des Bénédictins de Bretagne et fit profession à Redon en 1630. Il écrivit l'histoire des maisons dont il fut successivement procureur au cours de sa longue carrière ; il mourut à 80 ans, en 1702. On lui doit, en particulier, l'histoire du Royal Monastère de Saint-Jacut, et l'histoire du monastère de Saint-Lomer, fondé à Blois au dixième siècle, à la suite de la translation des reliques du fondateur de Corbion (près de Chartres), fuyant, comme autrefois saint Guénolé, devant les ravages des invasions normandes.

Il a composé, de même, nombre d'ouvrages pieux, depuis les Vies des Saints de Marmoutier jusqu'à ce petit traité des Dispositions pour bien mourir, qu'il avait rédigé pour son usage personnel.

Dom Noël Mars n'est pas de la classe d'un Dom Lobineau — il a pu manquer parfois de sens critique — mais, historien consciencieux, il a su tirer bon parti de précieux documents qui nous font aujourd'hui défaut.

Son HISTOIRE DU ROYAL MONASTÈRE DE GUEN-NOLE DE LANDEVENNEC, de 1648, présente pour nous le plus vif intérêt par les détails précis qu'il nous livre et que ne contenait pas la version latine, postérieure à 1665.

D'après une note sur la page de garde, ce manuscrit avait été communiqué en 1877 à l'historien Arthur de la Borderie, sans doute par le baron de Wisme, possesseur de l'ouvrage.

On sait que M. Jean Choleau publie actuellement dans son estimable revue Le Pays breton, la traduction française du texte de Jourdan de la Passardière, dont La Borderie avait rédigé un brouillon, laissé, d'ailleurs, inachevé quand il prit connaissance du manuscrit de Wisme.

Pour notre compte, nous espérons publier un jour le texte intégral de cette histoire française de l'abbaye de Landevennec, qui nous fournira matière à de nombreuses observations... Nos lecteurs pourront-ils, le cas échéant, aider à cette publication ?

Aujourd'hui nous nous contentons de produire la préface, — ou, plutôt, les préfaces — dont on appréciera l'aimable modestie et le style édifiant, dans le goût de l'époque.

**HISTOIRE DU ROYAL MONASTÈRE DE S. GUENNOLE DE LANDEVENNEC,  
ORDRE DE S. BENOIT**

*recueillie fidèlement des vieilles chartes et vieux manuscrits  
du même monastère,  
par frère NOEL MARS, religieux Bénédictin  
de la Congrégation de saint Maur. — 1648*

**Dessein de cet ouvrage**

Il sera divisé en cinq chapitres.  
Le premier rapportera la vie de s. Guennolé tirée des vieux manuscrits de ce monastère.

Le second apportera plusieurs notes chronologiques nécessaires pour l'intelligence de la vie de s. Guennolé.

Le troisième dira ce qui s'est passé en ce monastère depuis sa fondation jusqu'à présent.

Le quatrième apportera la liste des Abbés de ce monastère tant Réguliers que Com-mendataires, au bout de laquelle je rap-porterai celle des prieurs de la réforme.

Enfin, le cinquième parlera des offices claustraux de ce monastère, des prieurs et vicaires qui en dépendent, avec une brève description du monastère de Landévennec comme il est à présent.

**Au très Excellent Père des Moines, saint Guennolé,  
premier Abbé du Royal Monastère de Landévennec.**

Grand saint ! Si c'est coutume de dédier et consacrer les choses dignes de mémoire qui se sont passées dans les monastères aux Abbés des lieux, à qui peut-on mieux offrir cette petite histoire si ce n'est à celui qui en a été premier Abbé ? De plus, y a-t-il eu Abbé en ce lieu, et y en aura-t-il à l'avenir qui puisse tant obliger et gratifier ce monastère que vous avez fait et faites encor tous les jours ? A qui a t'on l'obligation de tant de biens qui ont été libéralement donnez, tant par les Roys de Bretagne qu'autres fidèles, si ce n'est à vous, puisque par votre sainteté et doctrine vous attiriez, de votre vivant, comme une autre pierre d'aimant, tout le monde et le contraigniez doucement à vous faire tant de libéralitez ? A qui doit-on estre reconnaissant des deux fontaines miraculeuses

qui sont en ce lieu de Landévennec, si ce n'est à vos mérites ? A qui doit-on avoir l'obligation de ce que dans l'enclos de ce monastère l'on n'y a point veu (depuis votre arrivée) de bestes vénéneuses (*sic*) si ce n'est à votre sainteté ? A qui doit t'on attribuer qu'au mesme temps que quelque réforme s'est levée en France, ce monastère (quoy qu'au bout du monde) en a esté des premiers honoré, si ce n'est aux prières de celui qui a tant d'inclination que la régularité soit bien gardée dans son monastère, comme il avait d'affection que l'on y vécut saintement, lorsqu'il étoit icy bas ? Recevez donc, ô grand Saint ! ce petit ouvrage, qui vous appartient en tant de façons et faites, qu'escrivans vos vertus, je les imite, et tous ceux qui les liront en suite, afin que ce petit travail ne soit inutile.

**PREFACE AU LECTEUR**

Il n'y a chose au monde à laquelle je me plaise tant qu'à la recherche des antiquitez de nos monastères, et il n'y a chose qui m'apporte moins de satisfaction...

Et quel contentement estre particulièrement à des religieux de sçavoir qui ont esté leurs fondateurs et restaurateurs, de sçavoir ceux qui les ont gratifiés de leurs possessions et bienveillances ? Quel plaisir de n'ignorer la sainteté de leurs ancestres, leurs vertus et mérites ? Quel contentement de sçavoir que, dans le lieu de leur résidence, il y a eu tant de saints qui leur ont frayé le chemin et sont à présent autant d'intercesseurs dans le paradis devant la divine Bonté, lesquels font découler leurs grâces et bénédictions sur ceux qui tiennent leurs charges et font leurs mesmes fonctions.

De plus, quelle joye de voir de temps en temps les Roys, Ducs, princes et seigneurs favoriser les monastères de leur résidence et de sçavoir qu'aussy bien les Evesques ont tenu à faveur de pouvoir participer à leurs prières et suffrages ? Certes, toutes ces choses ne

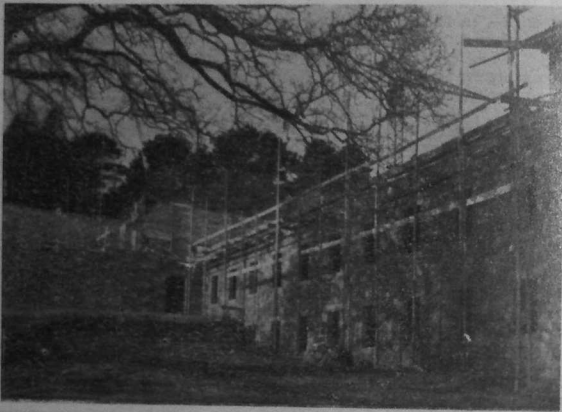
peuvent estre sans un grand contentement; mais aussy, si, de l'autre costé, nous considérons une abbaye, quoy que célèbre avoir esté la butte de toutes les incursions des Anglois et autres nations avoir esté pillée et saccagée par diverses fois, cela ne peut apporter grande satisfaction, car comment parler des merveilles susdites, puisque l'on a bruslé, dérobé et enlevé les manuscrits et chartres (*sic*) de ce monastère ? Comment rapporter les choses de douze cens ans, sans mémoire ny instruction ? C'est ce qui me donnait fort peu d'inclination de mettre la main à la plume pour escrire l'histoire de ce Royal Monastère de Landévennec. Toutefois, comme la divine Bonté a commencé de le remettre sur pied par le moyen d'une réforme, laquelle a commencé de l'exalter tant dans sa régularité que dans ses bastimens nouvellement faits, j'ay creu, qu'en estant membre, je rendois pas moins de service à s. Guennolé et à son monastère si je mettois par ordre ce que je pourrais trouver qui redonnerait à sa louange et à celle de son monastère.

**CHAPITRE I — PREFACE**

Je n'ay jamais approuvé le sentiment de ceux qui, s'estant résolus de donner au public les choses mémorables qui se sont passées dans nos monastères, se contentent d'apporter la fondation d'iceux, sans donner la vie, mérites et grandeurs de ceux qui ont esté la cause de ces choses; car, puisque sans ces saints personnages nos monastères ne seraient sur pied, pourquoy les ensevelir dans l'oubly ? Et puis, leurs vies estant si éminentes et si pleines de bons exemples, pourquoy ne les laisser à la postérité, et ne les mettre en évidence ? La vie de s. Guennolé est si remplie de

vertus et de tant de bons exemples, que je m'estimerai avoir commis un crime si, travaillant après l'histoire de son monastère, je ne la mettais tout au commencement, pour servir de modèle à toutes sortes de personnes, puisqu'il a esté saint en son adolescence, en son âge viril et en sa vieillesse. J'exhorte donc ceux qui liront ce petit ouvrage de commencer par cette vie. Je m'assure qu'elle leur donnera de bons sentimens de leur devoir et de fortes inclinations pour imiter les vertus de ce grand Père des Moines.

## CHANTIER DE LANDÉVENNEC



Bâtiment Sud

### LE BULLETIN PAX

A lire le courrier plus nombreux parvenu au Bulletin, comme aussi à entendre telles et telles appréciations, nous avons eu la joie et le réconfort de constater que le thème marial adopté pour notre numéro spécial répondait aux vœux de tous et que, d'autre part, la nouvelle présentation ralliait tous les suffrages.

Notre intention est de continuer le rythme d'un numéro spécial par an selon cette nouvelle formule, malgré le prix de revient élevé, assurés que nous sommes de la confiance et du dévouement de nos lecteurs — un grand nombre d'entre eux n'ont-ils pas, en effet, d'emblée, versé un abonnement plus copieux ? Il nous plaît de noter cette charité délicate pour lui assurer notre reconnaissance.

Nous disposons encore d'un certain nombre de numéros sur « La Bretagne et la Sainte Vierge ». Offrez-le à vos amis : 200 francs, franco.

Une coquille, rendant le texte incompréhensible, s'est glissée dans « Pax » de janvier, à la page 8, cinquième ligne; lire position au lieu de possession.

## SOUSCRIPTION

Une fois de plus l'occasion était offerte à nos amis de manifester leur attachement à notre monastère. L'appel lancé au mois de janvier a reçu de leur part, une réponse empressée. Leur premier souci a été, tout naturellement, de chercher autour d'eux des bonnes volontés, qui se chargeraient de la mise en circulation des carnets de souscription. La tâche s'est trouvée facilitée, en maintes rencontres, grâce à des démarches spontanées : telle famille, tel groupement, telle personne se sont présentés pour le monnayage des billets. Par ailleurs, les élèves de plusieurs écoles et collèges de garçons et de filles veulent aussi apporter leur concours actif et... efficace. Déjà l'effort de diffusion s'est largement étendu à tous nos départements bretons.

Que, dès à présent, tous et chacun soient remerciés de leur aide généreuse, et remerciés semblablement les innombrables acquéreurs, désireux, en tentant leur chance, de fournir leur « pierre » à la reconstruction de Landévennec !

### NOUS RAPPELONS que :

- 1) on peut s'approvisionner en carnets directement à Landévennec et à Kerbénéat;
- 2) tout envoi par la poste et toute la correspondance doivent être adressés au R. P. André, à Landévennec. Utiliser pour le règlement le C.C.P. 562-71, Rennes « Amis de Landévennec », en spécifiant : Pour carnets de souscription.
- 3) Toutes les souches des carnets doivent être retournées au R. P. André, le plus tôt possible.



A Kerbénéat, le 25 mars, le frère Melaine Jaquemet de Rennes, a prononcé ses vœux solennels.

## LES AMIS DE LANDÉVENNEC

### MEMBRES DONATEURS

Anonyme, Ploujean.  
De Scrigny, Alger.

### MEMBRES FONDATEURS

Le Roy, Mme, Châteaulin.  
Bihan, M. et Mme, Saint-Pierre.  
Bizeau, M. et Mme, Plouzané.  
Bléis, Mlle, Plouzané.  
Bassot, M. et Mme, Plouzevet.  
Branellec, Mlle, Brest.  
Cariou, Mme veuve, Ploubannalec.  
Chauvel, M., Combrit.  
Cloarec, M. et Mme, Guimiliau.  
Cottant, Mlle, Elliant.  
Eileouët, Mme, La Roche-Maurice.  
Gulas, M. et Mme, Pont-l'Abbé.  
Guilou, Mme, Paimpol.  
Hénaff, M. et Mme, Pouldreuzic.  
Jacq, M. et Mme, Ploudalmézeau.  
Jain, M. et Mme, Kerlaz.

### MEMBRES PROTECTEURS

Abgrall, M. et Mme, La Roche.  
Abgrall, Mlle, Saint-Urbain.  
Ezard, M. et Mme, Guissény.  
Bihan, Mme, Plomeur.  
Bozec, Mlle, Plogonnet.  
Calvez, Abbé, Cléder.  
Calvez, M. et Mme, Guissény.  
Capitaine, Mlle, Landévennec.  
Carret, Mme, Plouvoign.  
Chartier, Mlle, Brest.  
Cléach, M., Trémée.  
Daniel, M. et Mme, Ploubannalec.  
De Kergarion, Trébabu.  
De Kerros, Combrit.  
De Meneu, Mme, Plouvoign.  
De Pontiquet, Guipavas.  
Doaré, Mme veuve, Plogonnet.  
Euzen, Mme, Guimiliau.  
Fily, M. et Mme, Tréflaouenan.  
François, M., Roscan.  
Gallo, M. et Mme, Plouescat.  
Gallo, M., Querrien.  
Gozzins, M., Locmaria-Plouzané.  
Guichou, Mlle, Pouldreuzic.  
Grall, M. et Mme, Elliant.  
Grall, M., Plouzevedé.

### MEMBRES DEFUNTS

M. Nicolas Le Guen, Saint-Thonan.  
M. Prosper Lencou, Bordeaux.  
M. Jos. Conan, Spézet.  
M. Ponthier de Chamailard, Montauban-de-Bretagne.  
Mme Prigent, Callac.  
M. Halléguen, Quimper.

Mme veuve Le Breton, Versailles.  
M. Péron, Brest.  
Mlle Guéguen, Audierne.  
Mme J. Joseph Morlaix.  
M. l'Abbé Guillou, Créhen.  
M. Jean Laouénan, Brest.

*Au Paradis que les Anges les conduisent  
et qu'à leur arrivée  
les Martyrs les reçoivent et les introduisent  
dans la Cité sainte de la Jérusalem céleste.  
Office des défunts.*

Le Doaré, Jean, M. et Mme, Châteaulin.  
Le Roch, M. et Mlle, Lesneven.

Jaquet, M., Chaville (S.-et-O.).  
Jain-Lambert, M., Monsoult (Seine).  
Larroque, colonel, Versailles.  
Launay, Mlle, Paris.  
Le Bot, M., Plougastel-Daoulas.  
Le Fur, M. et Mme, Landerneau.  
Le Moigne, M. et Mme, Ploubannalec.  
Lozac'hmeur, Mlle, Plogonnet.  
Ma'zac, M. et Mme, Peyreleau (Aveyron).  
Mazé, Mlle, Quimper.  
Montell, M. et Mme, Paris.  
Petitbon, Mme, Bnic.  
Pétard, Mlle, Saint-Urbain.  
Quéré, M. et Mme, Elliant.  
Riou, Abbé, Hennebont.  
Riou, Mlle, Combrit.  
Schang, M., Quimper.

Henry, M. et Mme, Brest.  
Jaffres, Mme veuve, Saint-Frégant.  
Jain, Mme, Plogonnet.  
Kerouanton, Mme, La Roche.  
La Tre Lc, Mlle, Kerlaz.  
Le Bars, Mme, Saint-Cadou.  
Le Berre, M. et Mme, Kerlaz.  
Le Crane, M. et Mme, Plouzevet.  
Le Gall, M. et Mme, Saint-Thurien.  
Le Lécuit, M. et Mme, Elliant.  
Le Mer, M. et Mme, Plogonnet.  
Le Pot, Mme, Brgat.  
Le Roy, M., Guissény.  
Lucas, Mlle, Paris.  
Meal, M. et Mme, Saint-Pol-de-Léon.  
Nevan, M. et Mme, La Roche.  
Phil'pat, M. et Mme, Plogonnet.  
Porhel-Quicq, M. et Mme, Lanhouarneau.  
Prigent, Abbé, Plouzané.  
Provost, M. et Mme, Cast.  
Querné, Mme veuve, Landunvez.  
Riou, M. et Mme, Guimiliau.  
Saut, Mlle, Guimiliau.  
Tanguy, Mlle, Plougourvest.  
Tanneau, M. et Mme, Plomeur.

On peut visiter le chantier  
de Landévennec  
Le deuxième dimanche de chaque mois



Si la bande de ce bulletin porte la mention :  
**VOTRE ABONNEMENT EST TERMINÉ,**  
hâtez-vous de vous réabonner;  
sinon, veuillez nous le renvoyer en indiquant  
sur la même bande : **REFUSE.**

Le Directeur-Gérant : H. GOUGAY.

Imprimerie du « TELEGRAMME », place Wilson - Brest

O MÈRE, SOURCE D'AMOUR,  
FAITES-MOI SENTIR  
LA VIOLENCE DE LA DOULEUR,  
FAITES QUE MON COEUR BRULE  
EN AIMANT LE CHRIST,  
FAITES QUE JE PORTE  
LA MORT DU CHRIST,  
FAITES QUE J'ÉPOUSE  
SA PASSION,  
FAITES QUE JE SOIS BLESSÉ  
DE SES BLESSURES,  
FAITES QUE JE M'ÉNIVRE  
DE LA CROIX ET DU SANG DU FILS...

STABAT.